

Article original

L'ontologie africaine au cœur d'un système logique

Par Dieudonné VAIDJIKE

Enseignant-chercheur, Université de N'Djaména

E-mail : vaidjiked@yahoo.fr ; Tél : 66 74 73 40/99 80 06 79

Résumé : Avant la période de Tempels, des recherches ont conduit à l'identification des penseurs qui ont essayé d'expliquer l'univers et de trouver les meilleures règles de sagesse en Afrique : ce sont des philosophes. Cette vision remet en cause les idéologies qui soutiennent que l'Afrique est un continent sans pensée logique ; elle met en relief un courant qui développe un système de principes qui a toujours existé en Afrique. En examinant particulièrement les ouvrages de Sauneron, C. A. Diop, Tempels et Kagamé, nous avons découvert que le comportement des Africains repose sur une philosophie complète, entre autres, de l'être et des choses. Il en découle que les Africains vivent de leurs idées. Celles-ci nécessitent une analyse profonde aujourd'hui.

Mots-clés : être, idée, philosophie, sagesse, univers.

Abstract : Before the period Tempels, research led to the identification of thinkers who have tried to explain the world and find the best rules of wisdom in Africa: they are philosophers. This vision criticizes ideologies who argue that Africa is a continent without logical thinking, and defends current develops a logical system that has always existed in Africa. Examining particularly the works of Sauneron, C. A. Diop, Tempels and Kagamé, we found that the behavior of Africans based on a complete philosophy of the being and things, among others. It follows that Africans live their ideas, and they require today a deep analysis.

Keywords : being, idea, philosophy, wisdom, world.

Reçu le 10/05/2013

Accepté le 06/04/2014

Introduction

Des fausses idées relatives à la civilisation africaine sont mises en relief par la seule volonté des Occidentaux épris de domination. Aucun d'entre eux ne reconnaîtrait une seule civilisation qui serait l'œuvre des Africains eux-mêmes. Selon ces allégations mensongères, c'est l'Occident qui a créé, entre autres, la civilisation éthiopienne ; il a civilisé l'Afrique en lui dévoilant la voie de la sagesse. Le discours de Sarkozy (l'ex Président français) prononcé à l'université Cheik Anta Diop, au Sénégal, lors de sa tournée en Afrique, en est une parfaite illustration. Or, l'histoire révèle que l'Afrique est non seulement le berceau de l'humanité, mais encore des connaissances, avec des éminents sages. Il en ressort que c'est l'Afrique, notamment l'Egypte, qui a civilisé le monde. Le Noir est en effet « *le plus ancien guide de l'humanité dans la voie de la civilisation au sens plein de ce mot* » (Diop et al., 1962).

L'Afrique a ingénieusement contribué au développement des savoirs, à l'émergence et à l'édification des grands penseurs ou scientifiques. Elle a abreuvé ces derniers, en l'occurrence les philosophes grecs qui n'ont en réalité rien inventé d'eux-mêmes, puisqu'ils ont eu recours à la science égyptienne pour rationaliser leur système de pensée. Ils ont exploité ce qui existait déjà : les travaux des prêtres égyptiens, détenteurs de secret des sciences (Diop et al., 1962).

Cette réalité nous conduit, dans un premier temps, à remettre en cause la mystérieuse philosophie qui dénie à l'Africain un mode de raisonnement authentique. Ensuite, nous démontrerons que l'ancienne Egypte est le berceau de sciences (Sauneron et al., 1957), où beaucoup de philosophes grecs ont été initiés (Revel et al., 1968). Enfin, nous concluons avec la connaissance des

êtres chez les Africains en la comparant à celle des êtres chez les Occidentaux.

1. L'eurocentrisme et la vérité historique

L'Occident conditionne et modélise intellectuellement et culturellement l'Afrique par le truchement de la falsification de l'histoire. Il dépouille les Négro-africains de leur identité grâce aux médias et écoles. Parmi les questions soumises au diktat de la subversion internationale, se trouve notamment le problème de la philosophie.

En effet, les Occidentaux présentent la philosophie comme une culture supérieure inaccessible aux Noirs. Ils estiment que ceux-ci sont dépourvus de la raison. Telle est l'illusion partagée par Hegel et d'autres eurocentristes comme Lévy Bruhl. Ces penseurs font de la philosophie, dans les manuels d'usage en Afrique, le produit de la culture grecque. A leurs yeux, les Africains, excepté ceux de l'Afrique du Nord, sont des sous-hommes, sans aucune capacité d'initiative. En fait, du point de vue civilisation, les Occidentaux présentent deux sociétés distinctes en Afrique : archaïques et civilisées. Selon Hegel, elles sont établies dans trois continents (ou zones) séparés l'un de l'autre, sans aucune communication réciproque. Dans cette perspective, il écrit : *« L'un se trouve au sud du désert du Sahara : c'est l'Afrique proprement dite, le haut pays qui nous est totalement inconnu avec d'étroites bandes côtières au bord de la mer. L'autre situé au nord du désert, est l'Afrique, pour ainsi dire européenne, un pays de côtes. Le troisième est le bassin du Nil, la seule vallée d'Afrique, qui se rattache à l'Asie »* (Hegel et al., 1955).

Hegel parvient à cette division pour distinguer l'Afrique du Nord de l'Afrique sub-saharienne. Il développe un mécanisme pour rattacher les pays de la première à l'Europe, comme l'ont aussi tenté les Français. En revanche, il note que l'Afrique sub-

saharienne est la partie qui n'est pas intéressante du point de vue de sa propre histoire. Dans cette zone, clame Hegel, l'homme est dans un état de barbarie et de sauvagerie qui l'exclut de facto de la Civilisation. A ses yeux, cette partie est repliée sur elle-même. C'est ainsi qu'il assimile les hommes qui y habitent aux groupes d'animaux, aux hordes. Ensuite, il propose de les ranger ensemble avec les fauves dans un univers carnassier. Quillet illustre clairement cette position dans son article intitulé « Hegel et l'Afrique » (Quillet et al., 1976). Selon lui, Hegel prouve de la sorte, la barbarie des Noirs. Il conclut que cette position n'est pas seulement le fait de l'ignorance ou de la négligence. Elle est « *une position systématiquement affirmée et justifiée avec tout le déploiement de la rationalité philosophique.* » (Quillet et al., 1976).

A en croire Hegel, il ne peut y avoir d'histoire proprement dite dans la partie principale de l'Afrique, moins encore un but, un Etat, mais seulement une masse de sujets qui se détruisent. Seule, la partie la plus septentrionale a un autre caractère à cause de sa relation avec les Européens. Aussi souligne-t-il que la conscience n'est pas encore arrivée à l'intuition d'une objectivité, à la reconnaissance de Dieu¹, l'éternel, le juste, la nature et les choses naturelles. Ces valeurs, entre autres, la relation verticale avec Dieu, sont réservées aux peuples civilisés et aux sociétés historiques dont les sujets auraient été libérés des obscurantismes inhérents à la religion et à la mythologie (Hegel et al., 1955).

Mais, contre cette idéologie obscure, s'oppose l'Ethno-Histoire de l'Afrique qui dénonce la vision coloniale, celle d'une falsification de l'histoire. D'où l'émergence de la *Négritude* comme point de départ d'une considération et d'une promotion des valeurs culturelles nègres. Elle est l'œuvre de ces éminents intellectuels : Césaire, Damas et Senghor. Leur engagement engendre chez les Noirs un éveil de conscience, une réplique légitime. Ils décident alors d'examiner profondément les réalités

africaines et de défendre les valeurs nègres. Senghor, par exemple, suit avec intérêt les révoltes, les revendications qui se déroulent dans le monde, particulièrement en Inde, « où des manifestations contre la domination britannique ont abouti à l'arrestation du Mahatma Gandhi (...), puis plus tard Martin Luther King » (Sorel et al., 1995). Ces défenseurs de la justice sociale influencent la pensée du poète de la *Négritude* ainsi que d'autres Africains. Comme eux, et à l'image de Césaire, Senghor devient l'un des défenseurs aux mains nues de la justice sociale, « la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche » et sa voix « la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir » (Césaire et al., 1983).

A cet égard, les intellectuels noirs, unis pour une cause commune, découvrent le sang nègre. Ils combattent l'insolence, l'arrogance occidentale dépouillant le Noir de son système de principes. Devant une attitude répugnante qu'affiche le monde occidental en général, ils se donnent une tâche immense qui consiste à examiner les réalités africaines, ou à revisiter leur pensée, car les cultures, les pensées se valent. Dès lors, ces intellectuels soutiennent que chaque société a sa pensée, donc une conception du monde et de l'être, une idée sur l'âme, des codes de conduites, des critères pour tenir un discours, entre autres. Ces réalités ne sont pas uniquement propres aux Blancs, toujours poussés par une ambition folle : la négation d'une civilisation négro-africaine.

L'être humain étant le même partout, il ne peut y avoir un seul peuple sans civilisation, donc sans science. Mais, il importe de souligner que la civilisation a sa source là où a commencé l'humanité, et elle s'est répandue en prenant un autre tournant selon que chaque peuple la modélise. En un mot, l'humanité a vu le jour en Afrique, donc en Egypte, berceau de l'humanité et berceau de sciences. C'est à ce titre que tous les pionniers de la science et de la civilisation grecque, en particulier, visitent d'abord l'Egypte comme disciples de prêtres égyptiens pour y

puiser le savoir afin de le répandre dans leur patrie (Diop et al., 1962).

2. L'ancienne Egypte comme berceau de sciences

Les Noirs étaient considérés comme des êtres inférieurs, incapables de réfléchir et de raisonner, clament les Occidentaux. Ces derniers prétendent que les Noirs n'ont pas le statut d'homme, car ils ont une mentalité qualifiée de prélogique, parce que fondée sur des mythes, des contes, des proverbes ou des légendes. Les mythes n'ont-ils pas constitués les fragments des présocratiques, les textes philosophiques grecs ? Beaucoup de textes prouvent que la période de la philosophie grecque est allée du mythe à la science. « *L'expression est parfaitement correcte dans la mesure où, en effet, la civilisation grecque a élaboré des explications de l'origine et de l'organisation du monde qui ne pouvaient être et ne furent tout d'abord que mythiques...* » (Revel et al., 1968).

Ces propos suscitent une interrogation, surtout sur ce que représente la civilisation pour les Noirs eux-mêmes. Etaient-ils dépourvus de toute civilisation ? Selon C. A. Diop, le Blanc ne reconnaît pas une seule civilisation propre au noir. Il prétend que c'est lui qui a civilisé le noir. C'est à juste titre que C. A. Diop écrit : « *En effet, s'il faut en croire les ouvrages occidentaux, c'est en vain qu'on chercherait jusqu'au cœur de la forêt tropicale, une seule civilisation qui, en dernière analyse, serait l'œuvre des Nègres* » (Diop et al., 1979). Il fait remarquer que pour les Occidentaux, toutes les civilisations, entre autres, éthiopienne et égyptienne, ont été créées par eux, c'est-à-dire des Blancs mythiques qui se sont évanouis comme en rêve pour laisser les Noirs perpétuer les formes, les organisations et les techniques qu'ils avaient inventées. L'usage de ces théories sur le passé africain a un but essentiel, celui d'imposer une civilisation occidentale. Les Blancs ont employé tous les moyens pour faire croire aux Noirs qu'ils n'ont jamais été responsables

d'une réalisation valable, scientifique, moins encore, de ce qui se trouve chez eux. Ainsi, il a existé plusieurs théoriciens au service du colonialisme, « *tous plus habiles les uns que les autres, dont les idées sont diffusées, enseignées (...), au fur et à mesure qu'elles sont élaborés* » (Diop et al., 1979).

L'aliénation culturelle, utilisée comme instrument de domination, est donc vieille comme le monde. Chaque fois qu'un peuple conquiert un autre, il l'utilise. Tel est le cas des descendants des Gaulois contre qui César s'était servi de cette arme. Ils l'emploient contre les Africains. Aux yeux des conquérants romains, il manquait aux Gaulois l'esprit d'initiative, de créativité, de tout ce qui fait la valeur de l'homme. C'est une situation similaire que les Négro-africains et tous les peuples colonisés ont connue. Mais, cette domination coloniale sera combattue. Les fausses théories développées par les Blancs pour valoriser leur civilisation et sous-estimer celle des Noirs seront aussi dénoncées. C'est dans cette optique que C. A. Diop s'insurge contre cette manœuvre fallacieuse, déshumanisant l'homme noir. Il n'apprécie pas le fait de lui enlever sa valeur, ou de ruiner son identité. Selon lui, ces théories ne cherchent pas à atteindre la vérité, à pénétrer la civilisation noire qui a incontestablement contribué à l'initiation des philosophes grecs.

En réalité, c'est l'Afrique qui a civilisé le monde. Elle a été plusieurs siècles le réservoir des connaissances scientifiques, morales, sociales, entre autres, où sont venus s'abreuver les Occidentaux. Le centre de ce réservoir a été l'Égypte nègre, considérée « *comme le berceau de toute science et de toute sagesse* » (Sauneron et al., 1957). Cela signifie que l'Égypte est la mère *lointaine* de sciences. La majorité de textes grecs anciens en témoigne sans réserve. Ces textes montrent que les plus célèbres parmi les savants ont franchi la mer pour chercher auprès des prêtres égyptiens, l'initiation à de nouvelles sciences. C. A. Diop, à la lumière des propos de Sauneron, aborde la liste de ces pionniers de la science et de la civilisation grecque

qui ont été comme de simples étudiants, puiser leur savoir dans les sources devenues traditionnelles de la Vallée du Nil ; c'est après leur initiation qu'ils sont retournés le répandre dans leur patrie en faisant des conférences publiques et en recrutant, à leur tour, des disciples. La liste de ces élèves, devenus tous des maîtres, fait donc remonter l'influence de la science égyptienne sur la philosophie grecque à l'âge mythique où ont vécu les premiers ancêtres des hellènes (Diop, et., 1962).

Les prêtres égyptiens considéraient les étudiants grecs, qui cherchent à se faire ouvrir le chemin du savoir, comme des enfants, c'est-à-dire des jeunes d'esprit² qui ne possèdent pas « de tradition vraiment antique et une notion blanchie par le temps » (Sauneron et al., 1957). Pour cela, ils n'étaient pas initiés sur-le-champ. Ils ont attendu parfois plusieurs années ou une bonne partie de leur vie pour s'approprier le secret des sciences. En effet, « le corps sacerdotal égyptien qui détenait alors le secret des sciences, le garda jalousement et n'accepta de le dispenser de façon très parcimonieuse qu'aux disciples qui, après avoir subi une longue série d'épreuves, s'en sont révélés dignes » (Sauneron et al., 1957). Thalès, Pythagore, Platon comme Eudoxe ont enduré ces épreuves. L'exemple le plus édifiant est la brimade infligée à Pythagore. « Lorsque Pythagore, conseillé par Thalès, alla chercher la science en Egypte, il fut en butte à ces difficultés » (Diop et., 1962). En fait, celui-ci a subi, dans les différents sanctuaires fréquentés, de mauvais traitements et à exécuter des ordres très durs, absents dans l'éducation hellénique. On a voulu pousser Pythagore au désespoir et le détourner de son entreprise. Mais résolu d'apprendre la sagesse égyptienne, il a exécuté avec zèle tout ce qu'on lui a demandé. Ce désir d'apprendre a conduit les prêtres égyptiens à le traiter avec égards. Pour bénéficier de cette admiration, Pythagore aurait passé vingt deux ans dans les temples d'Egypte pour apprendre la géométrie notamment. A la fin de son initiation, il a adopté le système d'enseignement reçu des Egyptiens, en introduisant le

premier, de véritables sectes où n'entraient que des initiés dans le domaine scientifique et métaphysique par exemple ; « sectes qui semblaient en tous points, écrit C. A. Diop, une imitation des collèges de prêtres égyptiens » (Diop et *al.*, 1962). Nous constatons que l'influence des prêtres égyptiens a été capitale dans la formation intellectuelle et spirituelle de la majorité de savants grecs.

Platon et Eudoxe ont rencontré les mêmes difficultés que Pythagore. Ils ont vécu environ treize ans à Héliopolis, apprenant la géométrie, la théologie, toutes ces sciences qui les ont rendu célèbres par la suite. Autrement dit, Platon et Eudoxe, comme Thalès et Pythagore, sont devenus maîtres après s'être faits former dans les temples égyptiens, des lieux réservés exclusivement aux initiés. Par exemple, toute la pensée philosophique de Platon, particulièrement sa théorie des archétypes, plonge profondément leurs racines dans la cosmogonie égyptienne. Il en est de même de toute sa pensée mathématique et de celle d'Eudoxe. Cependant, quand on fait l'éloge de Platon, qu'on mentionne ses mérites intellectuels, on fait abstraction de son long stage en Egypte.

De ce constat, il se dégage clairement que les Grecs ne se sont pas seulement contenté d'aller puiser les sciences chez les Egyptiens, mais ils ont aussi voulu les acclimater dans leur patrie, par des traductions de mémoires et d'ouvrages égyptiens. « Strabon rapporte que, jusqu'à ce que de telles traductions aient existé, les Grecs n'avaient que des notions très imprécises sur les connaissances scientifiques d'ordre astronomique et autres » (Sauneron et *al.* 1957).

En résumé, beaucoup de penseurs s'accordent que c'est l'Egypte qui a civilisé le monde, et que la Grèce a emprunter à l'Egypte les éléments structurants de sa civilisation, jusqu'au culte des dieux. L'Afrique demeure le point de départ de la civilisation, donc de la science. Elle a profondément spéculé avant le reste

du monde sur des notions comme l'univers, la mort et l'être. Nous en concluons que l'Afrique a un système de pensée qui comprend, entre autres, une métaphysique (ou une ontologie existentielle). Nous nous attarderons sur cette science dans le dernier paragraphe de notre étude, en nous inspirant des auteurs tels que Tempels, Janheinz et Kagamé.

3. La métaphysique : connaissance des êtres ou des forces

La notion fondamentale de l'être chez les Africains est le concept de la force vitale (substance immatérielle, impérissable). C'est ainsi que l'effort de ces derniers est orienté vers la puissance vitale, ou l'énergie vitale du corps comme le désignaient les pythagoriciens (Revel et *al.*, 1968), influencés par les écoles égyptiennes (Sauneron et *al.*, 1957). Les Africains tendent ainsi à trouver le sens de leur être et des choses de l'univers.

Cette approche est une connaissance intellectuelle qui n'est pas essentiellement différente de la conception occidentale sur l'essence des choses ; toutes deux sont connaissance de l'être. Cette science considère les réalités qu'on retrouve dans tout être de l'univers : l'origine, le devenir, le changement, l'anéantissement ou l'achèvement des êtres et la nature de l'être en soi. En d'autres termes, la métaphysique est la connaissance universelle des êtres (Janheinz et *al.*, 1961). Tempels soutient la même expression. C'est ainsi qu'il affirme que la métaphysique embrasse la totalité du physique, « *tout ce qui a une existence réelle* » (Tempels et *al.*, 1945). De ce fait, son objet est la réalité intense qui existe en l'homme et autour de lui.

La philosophie chrétienne comme la philosophie grecque, définissent cette réalité commune à tous les êtres comme *la réalité qui est, quelque chose qui existe, ce qui est*. Il en découle que chez les Occidentaux en général, le concept de l'être est statique. Cette conception s'oppose à la conception de l'être

chez les Africains. Tempels, à l'instar de ceux qui ont étudié l'ontologie bantoue, présume que ces derniers ne conçoivent pas l'être de la même manière que les Occidentaux. Nous avons souligné ci-haut que la notion fondamentale de l'être chez les Noirs est le concept de la force vitale. Or, dans la pensée occidentale, du fait que la notion de force n'est pas incluse dans la notion de l'être, le concept de l'être est statique. L'attribut de la force apparaît comme un accident de l'être en soi. L'être est le support de la force des changements. Contrairement à la pensée africaine qui met l'accent sur l'aspect dynamique des êtres, la pensée occidentale la situe sur l'aspect statique des choses.

Les Noirs n'ont donc pas interprété dans la même logique la notion de l'être. Si l'Occident voit dans la force un attribut de l'être, pour l'Africain, la notion de l'être est dynamique. Celui-ci conçoit que la notion de force est liée à toute notion de l'être. Le Noir aurait donc une notion composée de l'être : l'être est ce qui possède la force ou l'être *EST* force ; la force est l'essence de l'être en soi, elle n'est pas un accident. Selon Tempels, le Noir pense que la force vitale est l'être même tel qu'il est dans sa totalité, actuellement réalisé et actuellement capable d'une réalisation en instance. En effet, l'être est force, la force est l'être. Ainsi, le Noir identifie l'être à la vie, plus exactement à la force vitale. Chez les Occidentaux en revanche, c'est ce *qui EST* et non *la force qui est*. Là où les premiers voient des êtres concrets, les seconds voient des forces concrètes. Là où les occidentaux disent que les êtres se distinguent par leur essence ou leur nature, les Africains affirment que les forces diffèrent par leur essence ou leur nature (Tempels et al., 1945).

De cette esquisse, nous constatons que chez les Africains, la vie est centrée sur la force vitale. Les termes tels que la vie, la force, vivre fort ou force vitale expriment des valeurs suprêmes. Tous les usages étranges servent à acquérir l'énergie nécessaire pour assurer la pérennité dans la descendance.

En outre, chez les Africains, tous ces êtres possèdent leur force vitale propre : humaine, animale, végétale. Les forces des deux dernières catégories renforcent celle de la première. « *Chaque être a été doté par Dieu d'une force susceptible de renforcer l'énergie vitale de l'être le plus fort de la création : l'homme* » (Tempels et al., 1945). La félicité suprême, poursuit-il, est pour l'homme noir la possession de la plus grande puissance vitale. La diminution ou la perte de cette puissance est un malheur ; elle peut provoquer la maladie, la souffrance, la fatigue ou l'injustice. Seul, le renforcement de l'énergie vitale peut éloigner les hommes de ces maux ainsi que de la mort.

Ces aspects du comportement révèlent l'idée centrale de l'ontologie africaine : l'énergie vitale, c'est-à-dire la réalité invisible mais suprême dans l'homme.

Par ailleurs, il est important de rappeler qu'on ne peut pas, en abordant l'ontologie africaine, se passer de la causalité métaphysique entre le Créateur et la créature. La seconde est naturellement dépendante du premier quant à son existence et à sa subsistance. Dès lors, nous nous apercevons que les êtres sont distingués en philosophie scholastique (Tempels et al., 1945) comme substances, des choses qui sont, qui subsistent, au sein desquelles se trouvent unies matière et forme.

Cette conception d'êtres distincts, indépendants les uns des autres, semble étrangère aux Africains. Selon eux, il existe un rapport ontologique intime entre les êtres ou les forces. Il est comparable au lien de causalité qui relie la créature au Créateur. C'est une interaction d'être à être ou de force à force. Dans cet échange de rapport, certains sont par nature dominés par d'autres. Tel est le cas de l'enfant qui subit toujours l'influence des parents, des aînés, ou encore d'autres adultes. Dans cette optique, Tempels écrit : « *Rien ne se meut dans cet univers de forces sans influencer d'autres forces par son mouvement. Le monde des forces se tient comme une toile*

d'araignée dont on ne peut faire vibrer un seul fil sans ébranler toutes les mailles » (Tempels et al., 1945). Cette expression met en évidence le principe d'interaction entre les êtres, laquelle implique indéniablement celui de la hiérarchisation rigoureuse des êtres suivant leur puissance.

- Au sommet, Dieu unique, incréé et créateur : celui qui a la force. Il donne l'existence, la substance et l'accroissement aux autres forces.
- Après Dieu, viennent les Ancêtres, en premier, les fondateurs des clans, les semblables-à-Dieu. Ceux-ci servent de pont entre Dieu et les hommes vivants. Ils reçoivent directement de Lui leur force vitale.
- Ensuite, nous enregistrons les défunts selon leur degré de primogéniture. Ils sont établis sur un ordre établi et reconnu. Comme les ancêtres, les défunts sont membres du clan.
- En descendant l'échelle, nous trouvons les vivants qui sont, à leur tour, ordonnés suivant la coutume, mais surtout selon l'ordre de primogéniture.
- Enfin, nous rencontrons au bas de l'échelle, les classes des animaux, végétaux et minéraux. Ces forces, inférieures à l'homme, renforcent son énergie vitale.

La philosophie africaine comprend donc une ontologie (conception générale de l'être et de la hiérarchie des êtres) et une éthique qui dérive de cette ontologie. Cette éthique consiste à respecter la vie des êtres et la hiérarchie des forces vitales.

Comme Tempels, Kagamé a aussi étudié l'ontologie bantoue, en traitant l'existant, c'est-à-dire tout ce qui est réalisé dans la nature et ce qui peut, chacun dans son ordre, soit en lui-même (substance), soit par adhésion à la substance (accidentalité). Selon lui, l'ontologie comporte des subdivisions traitant respectivement de chaque catégorie des existants. Kagamé présente de la manière suivante le classificatif approprié au « *NTU = Etre* » (Kagamé et al., 1976) ou QUELQUE CHOSE

(Tout ce qui est possible de concevoir et d'exprimer). Sa théorie dégage quatre catégories dans laquelle se rangent tous les existants, à l'exception de Dieu qu'il exclut des catégories. Dieu étant le Pré-existant.

- Première catégorie : lorsque l'idée représentée est exprimée au singulier par MU et au pluriel par BA, alors nous avons MU + NTU = Muntu et BA + NTU = les hommes (agissent avec intelligence).
- Deuxième catégorie : les idées représentées au singulier par le classificatif KI et au pluriel BI aboutissent à KI + NTU = Kintu = la chose et BI + NTU = les choses (sans intelligence).
- Troisième catégorie : la même méthode nous fait constater que les termes affectés du classificatif HA font HA + NTU = Hantu = lieu + temps. Il se rapporte à la localisation sur la dimension espace et sur celle de durée.
- Quatrième catégorie : en suivant la même méthode on aboutit au classificatif KU + NTU = Kuntu, la manière d'être d'un existant, par exemple : grosseur, beauté, transparence, etc.

Il faut citer dans la même catégorie cet ouvrage de Janheinz, *Muntu : l'homme africain et la culture néo-africaine*. Dans la partie philosophico-religieuse, il adopte le principe de classification fait par Kagamé :

- Muntu est la catégorie philosophique qui comprend Dieu, les esprits, les disparus, les êtres humains et certains arbres. Tout cela constitue une force douée d'intelligence ;
- Kintu comprend toutes les forces qui n'agissent pas par elles-mêmes ;
- Hantu est la catégorie où se placent le temps et l'espace ;
- Kuntu est ce que Janheinz désigne par modalité et comprend des abstractions telles que la beauté et le rire.

Janheinz adopte également le concept de force vitale chez Tempels et déclare que l'homme est une force, toutes les choses sont des forces, le lieu et le temps sont des forces et les modalités sont des forces (Janheinz et al., 1961).

Il faut noter que la racine NTU qui désigne l'être au sens ontologique, en Bantou, est commune à plusieurs langues africaines (Diop et al., 1962) : on la retrouve dans :

- Nit-ki, en valaf ;
- N-ty, en égyptien ancien (ce qui est, qui existe...) ;
- Neddo, en peul.

Au final, le concept fondamental des religions et de la philosophie africaine semble être la force vitale. Mais, John Mbiti, qui prend un peu de distance, fait savoir que la théorie de la force vitale ne peut être appliquée à d'autres peuples africains dont la vie et les idées ne sont pas familières.

Conclusion

Nos lectures ont révélé que la quasi-totalité des Occidentaux soutient que les Noirs, inférieurs à eux par nature, ignorent toute tendance évolutive du fait qu'ils ont une mentalité primitive. En revanche, quelques-uns d'entre eux, en réaction contre ces jugements dépréciatifs, relèvent, dans la pensée africaine, des éléments philosophiques. Cette réalité n'est-elle pas justifiée par les longs séjours des Grecs en Egypte ? Des étudiants grecs sont allés en Egypte pour accroître le prestige de leurs philosophies. Thalès, Pythagore, Démocrite, Platon, Eudoxe et autres, « *qui ont créé l'école scientifique et philosophique grecque et qui s'attribuent les inventions et découvertes, étaient des disciples formés à l'école des prêtres égyptiens* » (Diop et al., 1962), où était vulgarisé un ensemble de savoirs. Il s'agissait, entre autres, de la cosmogonie, de

l'astronomie, de la géométrie et de l'ontologie. Celle-ci a fait l'objet d'étude dans le dernier paragraphe de notre travail.

En nous attardant sur l'ontologie, nous avons relevé qu'au centre du système, il ya l'existence, c'est-à-dire la vie. C'est le bien par excellence, et toute l'activité de l'homme ne tend qu'à l'accroissement et à l'expression de la puissance vitale. Mais cette force n'est pas statique. Cela signifie que l'être est en équilibre instable, toujours capable de se renforcer ou de diminuer. Cependant, l'homme n'est pas le seul être au monde. Une force vitale semblable à la sienne anime chaque objet doué de caractères sensibles, depuis Dieu jusqu'au grain de sable (Tempels et *al.*, 1945).

Bibliographie

Césaire A., 1983, **Cahier d'un retour au pays natal**, 95 p, Présence Africaine, Paris.

Diop C. A., 1962, « Histoire primitive de l'humanité : Evolution du monde noir », in, **Bulletin de l'IFAN**, tome XXIV, Université de Dakar, série B, n°3-4, pp. 449-574

Diop C. A., 1979, **Nations nègres et culture. Anthropologie sans complaisance**, 565 p, Présence Africaine, Paris.

Hegel G. W. F., 1955, **La raison dans l'histoire**, 312 p, Librairie Plon, Paris.

Janheinz J., 1961, **Muntu : l'homme africain et la culture néo-africaine**, 302p, Seuil, Paris.

Kagamé A., 1976, **Philosophie bantu comparée**, 334 p, Présence Africaine, Paris.

Mbiti J., 1972, **Religion et philosophie africaines**, 299 p, Clé, Yaoundé.

Quillet P., 1976, « Hegel et l'Afrique », in, **Ethiopiennes, revue socialiste de culture-africaine**, Dakar, n°6, pp. 52-70.

Revel J.-F., 1968, **Histoire de la philosophie occidentale. Penseurs grecs et latins**, 410 p, Stock, Paris.

Sauneron S., 1957, **Les prêtres de l'ancienne Egypte**, 186 p, Seuil, Paris.

Sorel J., 1995, **Léopold Sédar Senghor, l'émotion et la raison**, 203 p, Sépia, Paris.

Tempels P., 1945, **Philosophie bantoue**, 129 p, Présence Africaine, Paris.